

# Notes de juin 2016

1<sup>er</sup> juillet 2016

On peut faire des erreurs et la Grande-Bretagne vient manifestement d'en commettre une. Mais il faudrait être un formaliste acharné pour considérer que, parce qu'une erreur a été commise dans les formes, qui plus est dans la forme démocratique la plus pompeuse, la forme référendaire, elle doit être respectée comme un nouvel axiome et toute action subséquente consister dans le seul déploiement de ses conséquences, quitte pour cela à aller au désastre. N'en déplaise à l'idiotisme contemporain, on doit pouvoir être démocrate sans pour autant abdiquer son droit comme aussi son devoir imprescriptibles d'exercer ses facultés rationnelles. Parce que des manigances d'arrière-boutique ont débouché sur un résultat formellement impeccable, il faudrait oublier qu'il ne s'agit que de cela au départ - de tactiques partisans et même personnelles ? De luttes pour le pouvoir ? Non. Les démocrates qui n'ont pas encore perdu la raison devraient prendre en compte le vote en faveur du Brexit sans pour autant le suivre pieds et mains liés les yeux bandés. Les coûts de ce vote, si l'on devait en tenir les conséquences, seraient extravagants pour tous, à commencer par ceux qui ont voté en faveur du Brexit. Les marchés financiers, les capitalistes, eux, se moquent comme d'une guigne du résultat. Le propre du capitalisme est que pour lui tout se vaut. Que la Grande-Bretagne soit membre ou non de l'Union Européenne ne lui importe nullement. La vérité s'écrit en toutes lettres dans tous les journaux, sur tous les écrans : c'est l'incertitude qui gêne, un peu, le capitalisme que l'on croyait pourtant friand de prises de risque. L'Union Européenne a certainement sa part de responsabilité dans ce nouveau psychodrame, ses élites, qui dans une large mesure en proviennent, sont sans doute légèrement au-dessus du niveau des élites nationales, lesquelles dépassent rarement la hauteur d'un accident de terrain. Mais elle est aujourd'hui la seule communauté politique que nous ayons dont le site ne soit pas national. Il est de bon ton, à droite mais aussi de plus en plus à gauche, de faire de la nation retrouvée le site d'une politique authentiquement démocratique. Personne ne voit, ou ne veut voir, que les nations sont mortes depuis longtemps politiquement, que les simulacres qui se donnent encore pour telles, les joues tricolores et les drapeaux hauts, quand elles ne sont pas des publicités touristiques, ne sont que des zombies identitaires agités pour mieux laisser les coudées franches au capitalisme le plus froid. L'Histoire ne connaît pas de retour en arrière. Dans la partie du monde que nous habitons l'Union Européenne est la seule chose que nous ayons pour faire de la politique. Ce qui devait être un majestueux vaisseau donne plutôt l'impression d'un radeau de

la Méduse aujourd'hui. Les responsabilités sont nombreuses, à commencer par celle des élites et de leur collusion objective avec les colonnes avancées du capitalisme. Elles ont beau jeu d'accuser le peuple de donner dans les nombreux populismes de droite et de gauche disponibles à foison sur le marché, quand elles ne les lui fournissent pas tout simplement. Si l'existence de larges pans de la population européenne est aujourd'hui fragilisée, c'est parce que ces élites l'ont froidement voulu ainsi. Et pourtant. C'est ce radeau qu'il s'agit maintenant de réparer. Nous n'avons rien d'autre. Les démons identitaires n'ont pas (encore) de prise sur l'Union Européenne. Les nations, elles, en sont irrémédiablement infectées. Que la gauche radicale cherche maintenant à se réconcilier avec la nation est un crime contre la raison. Si vraiment elle est désorientée, si vraiment elle ne sait plus quoi que dire, qu'elle ait le courage, elle, de s'abstenir.

La démocratie n'est pas moins une affaire de tuyauterie que la finance (inonder les marchés de liquidités, faire monter ou baisser des taux). Les démocrates refuseront de compter pour nul et non avenu le vote référendaire en faveur du Brexit alors même que celui-ci n'a pour lui que sa forme très pompeuse et que, pour le reste, il constitue un manquement caractérisé à la rationalité la plus élémentaire et, ce qui est au moins aussi grave, confirme le peuple dans sa conviction que lui est réservé un droit à la bêtise qu'il pourrait exercer lorsque vraiment rien ne va plus, ce qui sans doute est pour lui une façon de s'élever à bon compte à une égalité formelle avec ses dirigeants très à l'aise dès lors qu'il s'agit de faire la bête. Les démocrates chercheront une issue à l'intérieur du formalisme démocratique en essayant de contrer le Brexit par un autre vote chargé d'une légitimité approchant autant que possible la légitimité référendaire. Autrement dit, ils dépêcheront leurs plus sagaces ingénieurs et plombiers pour mettre en place un système de canalisations prenant sa source dans la source démocratique unique, le peuple, mais pour en faire découler cette fois un anti-Brexit. La difficulté ici sera que, pour produire à partir de la même source un vote contradictoire chargé d'une légitimité approchante, ce système de canalisations devra être autrement plus complexe que la voie très courte et quasi immédiate du référendum. Une difficulté purement technique. Sa complexité sera d'ailleurs un avantage de la construction puisqu'elle tiendra éloignée du nouveau vote cette partie du peuple encline à ne s'exposer qu'aux voies très simples du référendum.

Au nombre des exercices quotidiens dont dépend la forme intellectuelle de chaque Européen il faut compter la critique de sa nation. Un Européen digne de ce nom ne devrait confier à personne cette critique. Il ne devrait pas trouver dans son appartenance nationale le principe de son identité.

Le journalisme d'investigation a de nombreuses vertus. Il a pour lui le très sympathique personnage de l'enquêteur, sagace, rusé, opiniâtre, solitaire, un pied dans l'institution pour se couvrir et s'équiper, l'autre en dehors pour fouiller plus artisanalement mais aussi plus efficacement. Aujourd'hui il est assisté par toutes les nouvelles technologies de l'information. Le journalisme d'investigation est en train de devenir une ingénierie experte dans le traitement de gigantesques masses de données (*Data Mining*) communiquées par des donneurs

d'alerte (*whistleblowers*). Son modus operandi est le *leak*, la fuite, qui suppose le travail en commun de dizaines, voire de centaines de journalistes de par le monde. Ses révélations sont à ce point documentées, elles confondent un si grand nombre d'intérêts, qu'il ne faut pas trop de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois, de publications quotidiennes pour en venir à bout. La méthode journalistique approche ici la méthode scientifique, la probité de l'une la probité de l'autre.

Et pourtant, malgré toutes ses vertus le journalisme d'investigation est grevé d'une faiblesse insigne. Jugeant que la vérité est profonde, il aspire à l'être à son tour pour pouvoir l'atteindre. Certes, il ne va pas à cette profondeur à force d'ascèse et de contemplation. C'est aux mathématiques, aux statistiques, c'est aux nouvelles technologies de l'information qu'il demande de l'y faire descendre. Il s'agit en fin de compte de structurer mathématiquement des ensembles de données pour les faire parler. Il faudrait donc parler ici d'un journalisme à la fois profond et équipé, profond parce qu'équipé. C'est sans doute là l'un des phénomènes caractéristiques du présent contemporain que les philosophes ne semblent pas encore avoir pleinement reconnu : la profondeur technologiquement assistée. Après avoir fait lâcher aux prêtres de la religion leur mainmise millénaire sur la profondeur, les philosophes (déjà Platon) se sont présentés comme les nouveaux prêtres de l'humanité, les nouveaux spécialistes de la profondeur, les nouveaux détenteurs des moyens d'y avoir accès. La science moderne ne songea pas d'abord à leur disputer la profondeur. Au contraire, elle la leur laissa bien volontiers et non sans mépris en répétant à l'envi que la science est tout sauf profonde. La notion de fonction fut la principale machine de guerre de la science contre la profondeur philosophique. Là où les philosophes voyaient des concepts profonds (intension), les scientifiques ne voyaient que des fonctions (extension). Mais les choses changèrent avec le tournant informatique de la science. Désormais la science aspire à son tour à la profondeur. Confiez à un *Data Miner* une gigantesque masse de données disparates, hétérogènes, il vous la rendra assez structurée pour que vous puissiez l'interpréter et en tirer des informations à nulle autre pareilles. Sans son aide vous vous y seriez noyé, ou vous seriez toujours resté à la surface ne sachant pas comment la percer, comment vous y prendre pour vous y enfoncer. Si les philosophes avaient un peu de stratégie, plutôt que de sauver quelques meubles dans le genre profond afin d'en vivoter dans un commerce de proximité chaque jour plus resserré, ils laisseraient la profondeur à la science pour s'en aller conquérir la surface des choses.

Sur le plan journalistique cela veut dire que, à côté du journalisme d'investigation spécialiste des profondeurs, il devrait exister un journalisme qui se contente de lire et d'écouter, mais très attentivement, ce qui partout publiquement s'étale. Au journalisme d'investigation pour lequel la recherche de la vérité prend du temps, ce second journalisme répondrait que ce n'est pas la recherche de la vérité mais sa réalisation qui prend du temps. On pourrait ainsi distinguer un journalisme d'investigation et un journalisme de réalisation. Que le second ne soit pas une pacotille philosophique, il suffit pour s'en convaincre de considérer un peu attentivement combien l'individu contemporain, sous perfusion journalistique quasi continue, réalise peu ou pas du tout les informations qui lui

parviennent, fussent-elles des révélations dans les proportions d'un *leak*. C'est un peu comme ces Brexiteurs qui, après-coup seulement, se rendent compte de ce qu'ils ont fait en votant comme ils l'ont fait. Où l'on découvre que les plus grands remous dans les profondeurs remuent à peine la surface si celle-ci n'est pas préparée. Les révélations du journalisme d'investigation ressemblent de plus en plus à des paraboles religieuses qui se jouent sur une autre scène que la vie réelle. Les chiffres énormes, les proportions vertigineuses, les intérêts immenses, qui font l'essentiel de ces révélations, loin d'engager une prise de conscience, participent à leur déréalisation. Autrement dit, sans le journalisme de réalisation, le journalisme d'investigation ne voit pas seulement ses révélations émoussées, il s'avère aussi contre-productif en participant à la déréalisation générale. Le journalisme de réalisation n'a pas d'autre but que de réveiller de leur torpeur les facultés par lesquelles les hommes réalisent les informations qui leur parviennent. Encore une fois, pour ce journalisme le temps que prend la vérité n'est pas le temps que prend sa recherche mais celui que prend sa réalisation. Il n'est pas exagéré de dire que tout le monde connaît la vérité mais que très peu nombreux sont ceux qui la réalisent. Si la vérité demande du courage, c'est au sens où sa réalisation en demande. La science n'a pas pour ambition principale de réaliser ses résultats. Une fois parvenue à un résultat la science ne s'arrête pas pour réaliser tout le chemin parcouru. Elle regarde aussitôt vers d'autres résultats prometteurs. La vérité est toujours devant la science. De même, la philosophie n'a traditionnellement pas pour ambition de réaliser la société dans laquelle elle s'exerce mais seulement de justifier aussi rationnellement que possible ses options éthiques fondamentales. Ce n'est donc ni à la science ni à la philosophie que l'on peut demander de maintenir alertes les facultés par lesquelles les hommes réalisent ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent, ce qu'ils disent, ce qu'ils font.

Darwin montre combien il est difficile d'argumenter avec la Nature. L'une des difficultés principales consiste dans le fait que les destructions passées et présentes, toutes gigantesques, nous sont pour ainsi dire soustraites, ce qui fausse notre perspective. Leur spectacle ne s'affiche pas. Argumenter correctement à partir de ce que la Nature nous montre suppose de tenir également compte, sinon plus, de ce qu'elle ne nous montre pas, à savoir la mort, la destruction, la lutte pour la vie. « Nothing is easier than to admit in words the truth of the universal struggle for life, or more difficult - at least I have found it so - than constantly to bear this conclusion in mind. Yet unless it be thoroughly engrained in the mind, the whole economy of nature, with every fact on distribution, rarity, abundance, extinction, and variation, will be dimly seen or quite misunderstood. We behold the face of nature bright with gladness, we often see superabundance of food ; we do not see or we forget, that the birds which are idly singing round us mostly live on insects or seeds, and are thus constantly destroying life ; or we forget how largely these songsters, or their eggs, or their nestlings, are destroyed by birds and beasts of prey ; we do not always bear in mind, that, though food may be now superabundant, it is not so at all seasons of each recurring year. » (Charles Darwin, *The Origin of Species by Means of Natural Selection of the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, Signet Classics, p. 61-

62). Spinoza, lui aussi, montre combien la Nature fait déraisonner les hommes mais il s'y prend tout autrement que Darwin. C'est à partir d'une analyse du concept de substance qu'il démontre que, non, Dieu n'a pas créé la Nature pour l'homme, que de façon générale les causes finales sont des fictions. Le modèle mécanique, déterministe, est pour Spinoza l'unique point de vue rationnel sur la Nature. Darwin élargit la scène en réalisant ce que sans doute nous savons tous mais que nous oublions ou ne voulons pas croire.

Dans un texte court Kafka prend acte du fait que les religions ne permettent pas de s'orienter dans la vie moderne. Leurs paraboles parlent d'une autre vie, d'une vie qui n'est pas celle qui fait tout l'horizon de l'individu contemporain. D'où cette alternative : ou bien suivre les paraboles en devenant une à son tour (une image parmi les images), ou bien rompre définitivement avec elles et accepter de n'avoir plus que soi pour s'orienter dans cette vie (le protagoniste des romans de Kafka). Autrement dit, une alternative entre deux idioties (l'image immobile et sage *v.* l'individu ne pouvant compter que sur ses propres forces). La rupture à laquelle Kafka ne parvient pas à se décider est depuis longtemps consommée par l'individu contemporain, lequel prétend désormais pouvoir tenir tout seul. S'il entre encore dans des associations, c'est toujours librement et provisoirement, le temps et à la condition pour lui de parvenir à ses fins. Comme toutes les traditions, les religions sont devenues de pures et simples associations, mobilisées et consommées comme telles jusqu'à la contradiction (les appels contemporains à la défense de la Chrétienté). Dans son dernier roman qu'il achève juste avant de mourir, *L'Envers de l'histoire contemporaine*, Balzac fait réapparaître la religion catholique en plein cœur du Paris d'après la Révolution sous la forme d'une conspiration du bien. « Transire beneficiando » est son unique mot d'ordre. L'oeuvre de charité doit être à la fois organisée et secrète non seulement pour atteindre toute sa puissance mais aussi pour ne pas être contre-productive. Dans ce livre, Balzac ramène la désorientation de la vie moderne à deux causes : le « Progrès » et l'« Égalité ». Les souffrances spirituelles des laissés-pour-compte de l'Égalité ne sont pas moins grandes que les souffrances matérielles des laissés-pour-compte du Progrès. La conspiration conduite par Madame de la Chanterie soigne les premières avec la lecture de *L'Imitation de Jésus-Christ*, elle soigne les secondes avec ses œuvres secrètes.

Autrefois les classes dirigeantes nationales contrôlaient les technologies de l'information. Cette époque est terminée et avec elle les nations que les classes dirigeantes informaient. Les nouvelles technologies de l'information permettent désormais à chacun de s'informer comme il l'entend et de rejoindre les groupes qui, pour des raisons largement obscures, lui paraissent lui convenir le mieux. C'est le triomphe de la liberté de l'information. L'information n'est plus un moyen de connaissance, elle devient un moyen de reconnaissance. Chaque groupe se reconnaît dans son traitement des informations qui lui parviennent, il se retrouve dans sa consommation et sa digestion caractéristiques des informations auxquelles il est exposé.

Répondre aux Européens qui veulent maintenant se venger de la Grande-Bretagne (en l'enfermant dans son choix, en exigeant sa sortie la plus rapide possible de l'Union Européenne, en la lui faisant payer cher pour montrer à tous ceux que l'expérience pourrait tenter qu'il ne leur en coûterait pas moins). Après la Grèce, la Grande-Bretagne. Punir un pays pour empêcher un exemple de se propager. Transformer l'Union Européenne en une association que la crainte seule fait tenir.

Répondre à ceux qui s'étonnent que la fin du monde ne se soit pas encore produite comme on la leur avait pourtant promise. Vous voyez, le ciel ne nous est pas tombé sur la tête. On attend toujours le krach boursier si redouté. On n'a pas vu de mouvement de panique dans les rues.

Ce qui fait du bruit, et ce qui n'en fait pas.

Le peuple n'a pas tous les droits. Il est un pouvoir parmi d'autres et comme tel il peut être critiqué. Il n'est pas l'unique source de la légitimité politique. Il est une source. La raison en est une autre. En particulier, le peuple n'a pas le droit d'être bête. Qu'il n'ait pas le courage de se retourner contre les responsables objectifs (souvent de purs produits nationaux) de ses difficultés ne lui donne pas le droit de trouver des boucs-émissaires là où les mêmes lui disent de les chercher (l'Union Européenne, les étrangers, etc.)

La démocratie, c'est le pouvoir donné au peuple, ce n'est pas le droit donné au peuple d'être bête, quand bien même ses élites le seraient.

Ceux qui veulent se venger du peuple (des sujets trop importants pour être soumis à un vote populaire).

Ceux qui veulent se venger de la Grande-Bretagne (lui faire payer cher sa sortie de l'Union Européenne).

Ceux qui veulent se venger des élites.

Ceux qui veulent se venger de l'Union Européenne.

Ceux qui, disparaissant dans leur biotope, ne veulent pas être dérangés (la pratique du tatouage dans les sociétés démocratiques, comme toutes les pratiques dont la finalité est la construction d'un décor réfléchissant pour l'opinion que l'on a de soi-même - ainsi de tous les profilages contemporains (cosmétiques, alimentaires, etc.) -, jusque-là un manquement à la raison, devient une déficience politique au même titre que l'abstention).

Ceux qui veulent se venger de la finance.

Ceux qui voient advenue une nouvelle occasion de pratiquer en grandeur nature l'idiotisme contemporain (hyperformalisme, hyperorganisation) si cher à la gauche alternative mais habituellement confiné aux micro-expériences locales.

Aujourd'hui il n'y a pas d'Europe en dehors de l'Union Européenne. L'idiotisme contemporain se sent mis au défi. Chiche ? Il propose de reconstruire une

autre Europe, une Europe des peuples à côté de l'Europe des élites technocratiques. Retour sur le seul sol praticable de la politique, le sol originaire, celui que l'on n'aurait jamais dû quitter : la nation, la communauté nationale. En fait de formalisme cette Europe des peuples promet beaucoup. Pour s'en assurer il suffit de voir l'inventivité vraiment extraordinaire dont font preuve en la matière les tenants de tous les contre-projets et autres contre-institutions. Mais nul besoin de compétences prophétiques particulières pour se rendre compte que cette gangue formaliste sera retournée comme un gant par les puissances nationalistes qui ont les coudées franches sur le site national et qui ne s'embarrassent pas des effets de la pudeur formaliste.

Les tatouages sont comme des plantes grimpantes. On retourne dans les forêts après en être sorti mais cette fois ce sont les siennes propres. Une façon d'avoir la paix.

Dans les époques de crise il importe tout particulièrement de bien choisir ses lectures. Il faut éviter dans la mesure du possible la littérature contemporaine qui prolifère alors pour proposer des postures philosophiques définitives. La lecture des classiques est profitable, surtout lorsqu'ils semblent n'avoir aucun rapport avec la situation présente. La lecture d'ouvrages scientifiques, pour autant qu'il est à peu près certain que l'on n'y trouvera pas de quoi alimenter de trop près les débats contemporains, par exemple la lecture de traités de mathématique, est elle aussi à conseiller. Surtout, il faut lire les journaux, les lire très attentivement car la vérité y est écrite en toutes lettres. Dans tous les cas et plus que jamais la lecture ne doit pas être un refuge.

Le formalisme est un trait caractéristique de l'époque que l'on rencontre partout. La diffusion des technologies de l'information dans les moindres plis de l'existence le favorise, et avec lui, l'idiotisme contemporain. Comme si pour faire tenir une alternative politique il fallait redoubler de formalisme (compliquer la structure pour préserver de nouvelles habitudes dans un environnement hostile). L'organisation a l'avantage qu'elle peut toujours être poussée plus avant et que, mettant au premier plan ses propres questions (les fameux préalables), elle ne laisse aucun temps pour parler d'autre chose.

D'unique voie d'accès à l'universel, la culture devient aujourd'hui un biotope (au sens de la pisciculture), une façon de rester entre soi. Les appétits identitaires dévorent tout ce qu'ils trouvent à se mettre sous la dent. Ils ingurgitent le christianisme pour déféquer la Chrétienté. Ils ingurgitent des minuscules pour déféquer des majuscules. La fabrique contemporaine des majuscules.

Darwin : Structure et habitudes. Il n'est pas possible de décider si de nouvelles habitudes supposent nécessairement ou non une nouvelle structure, ou si la seconde suppose nécessairement ou non les premières. On rencontre dans le monde animal des modifications d'habitudes sans modification de structure comme aussi des modifications de structure sans modification d'habitudes.

« Il n’y a plus guère aujourd’hui que les criminels qui osent nuire à autrui sans recourir à la philosophie », Musil, *L’Homme sans qualités*.

« La nuit de Walpurgis ancienne est monarchique dans la mesure où le diable y est partout respecté comme le chef déterminé. Mais la nuit de Walpurgis classique est totalement républicaine dans la mesure où toutes les choses sont étalées en largeur les unes à côté des autres, de sorte que l’un vaut autant que l’autre et personne ne se subordonne et ne se soucie d’autrui. », Johann Wolfgang von Goethe, *Faust*, Kommentare, herausgegeben von Albrecht Schöne, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1999, p. 519.

Les sorcières du Nord, je savais bien les maîtriser,

Les choses ne se passent pas comme il faut pour moi avec ces esprits étrangers.

Le Blocksberg reste un endroit tout à fait commode,

Où que l’on soit, on se retrouve d’autant mieux. (Méphistophélès en délicatesse avec les sorcières de Thessalie)

« Il va de soi que, dans cette entreprise de construction et surtout de “superstructure idéologique” d’une vie que Sénèque déjà dut avoir envisagée quand il disait “*vivere est militare*”, la philosophie ne doit pas être en reste, avec toute la légèreté qui convient à une nuit de Walpurgis allant bon train, “Car là où les esprits sont apparus Le philosophe aussi est bienvenu.” (*Faust II*, acte II, “Nuit de Walpurgis classique - Sur les bords du Peneios supérieur”, v. 7843-7844 (Méphistophélès).) Mais comment va-t-il faire ? Et surtout : où va-t-on le trouver ? », Karl Krauss, *Troisième nuit de Walpurgis*, traduit de l’allemand par Pierre Deshusses, préface de Jacques Bouveresse, Agone, 2005, p. 234